

Risques systémiques

Catastrophisme éclairé

Une nouvelle intelligence des dangers reste à créer



Patrick Lagarde, *haut polytechnique*. "Souvent l'idée que l'on entre dans un certain nombre de situations, surtout par nature, où les certitudes d'antan, que chaque spécialiste d'un domaine pouvait avoir, s'effacent plus"

Lorsqu'un évènement fait une chute, c'est un accident. Lorsqu'un avion tombe du ciel avec 500 personnes à bord, cela devient une catastrophe. Avec une certitude militaire qui explore, on passe au système planétaire. Au-delà d'une certaine échelle, les inventions humaines, des moyens de transport de masse à l'échelle des transactions financières, créent en même temps qu'elles la possibilité du désastre. C'est le caractère de la technologie et des grands systèmes d'organisation mondialisés, identifiés depuis longtemps par le philosophe Paul Virilio comme "l'accident originel" fabriqué par l'homme lui-même, qui fait que, selon ses expressions, "ses promesses techniques sont grosses"

de promesses catastrophiques". Le paradoxe est d'être toujours autant pris de court, malgré la répétition de ces événements à incidence systémique. Aujourd'hui au Japon, comme hier face à l'accident de la plate-forme pétrolière de BP dans le golfe du Mexique ou après la faillite de Lehman Brothers, le monde reste sidéré, alors que l'intensité de la catastrophe et son pouvoir de nuisance ont tendance à augmenter. Peut-on y remédier ?

L'interdépendance et l'enchevêtrement

Cela suppose d'abord un diagnostic partagé sur ce nouveau visage qu'évoque le monde, juge Patrick Lagarde, directeur de recherches sur le sujet à Polytechnique :

"Aucun risque n'est isolé, ni s'apparenté à une seule discipline et tous sont susceptibles "de devenir accablants". La catastrophe militaire de Fukushima est le dernier d'une série de puissants signaux qui expriment cette nouvelle configuration. Jusqu'ici, les risques pouvaient affecter une grande complexité, mais l'on parvenait encore à en cerner les contours et, éventuellement, à les assumer. Dans la nouvelle situation, le risque est multiforme, ses frontières sont évolutives et impossibles à délimiter à l'avance. L'environnement dans lequel se produisent des épisodes comme le crise des subprimes, celle de la tache noire et

celle aujourd'hui de la centrale nucléaire de Fukushima ont lui-même beaucoup plus trouble. Le premier facteur de cette nouvelle complexité, c'est la constitution de réseaux interdépendants et enchevêtrés sans mesure de la planète, résume Patrick Lagarde, le mot d'une logique de flux tendus qui crée un potentiel de propagation de problèmes imbriqués. Les exemples ne manquent pas pour illustrer cette affirmation, des chaînes de distribution alimentaire qui n'ont qu'une demi-journée de stock d'avance et vulnérables, à ce titre, au moindre grippage de la chaîne logistique, aux hubs aériens, les "nœuds de transport" sans lesquels

"Nos promesses techniques sont grosses de promesses catastrophiques"

convoquent une multitude de lignes qui font gagner du temps et de l'argent aux compagnies aériennes jusqu'à ce qu'un phénomène intemporel, comme le usage de centres volcaniques qui s'est défilé sur l'Europe en 2010, ne paralysent le système.

Autant s'y faire

Face à un risque devenu global et vital, comment se positionner ? "Il faut accepter l'idée que l'on entre dans un système incompressible, inévitables par nature, où les certitudes d'antan, que chaque spécialiste d'un domaine pouvait avoir, s'effacent plus", répond Patrick Lagarde. Pour les "experts", qui tiennent jusque-là leur légitimité de la maîtrise d'une discipline et de leur ca-

pacité à connaître des solutions de gestion de crise, la nouvelle situation est profonde. "On a appris à décrire les éléments faibles et à les amplifier mais il faut être prêt à accepter d'entendre les signaux "étranges", commente le chercheur, explicite, à la fin des années soixante-dix, du concept de "risque technologique majeur", défini comme le risque qui déborde de son contexte d'origine pour intégrer des dimensions sociologiques ou économiques. Le grand public lui-même doit rendre ses critères d'appréciation. "On ne fait pas une évaluation en absolu,

plaisance le chercheur, mais il est difficile de renouer à ce stade avec de fait pas sans aucune attention par le discours officiel. "C'est le pouvoir politique qui, précisément, a le plus à perdre dans l'affaire. Le risque, avec les peurs qu'il suscite, est un instrument de pouvoir qui fonctionne dans les deux sens. Dans le sens de l'ingénierie, dans le domaine judiciaire par exemple : "Le pouvoir politique joue avec la promesse de proscrire le risque comme son risque. De là à mesurer le risque pour justifier les moyens qui sont des prises en son nom et faire valoir ces actions auprès des électeurs, il y a un pas qui semble assez franchi", estime le professeur de Nice Eric de Montgolfier. Dans le sens, également, de l'atténuation : la France a hérité son programme nucléaire civil en excluant la possibilité d'un accident. Pour les responsables politiques, il y a donc une grande réticence à ouvrir la boîte de Pandore.

Pour un modèle de communication ouverte

C'est pourtant ce qu'exigent les nouveaux enjeux inscrits dans ces "accidents globaux aux conséquences incalculables dans la durée" décrits par Paul Virilio, qui rêve d'une "société des dangers" chargée de développer "une intelligence de la catastrophe". Patrick Lagarde enchaîne : "On bien l'on se donne les moyens de naviguer dans ce nouvel environnement ou bien on se laisse entraîner. Le temps est plus court l'on pourrait se contenter d'appeler, en cas de besoin, tel ou tel spécialiste du risque : "Dans le monde entier, par

exemple ne défilent individuellement les clés de la solution. Un véritable pilotage stratégique impose désormais d'attribuer très vite d'y ouvrir un espace de responsabilité qui puisse inclure tout le monde, y compris les multiples acteurs. Les années soixante-dix où le credo était de ne communiquer que si l'on pouvait rassurer semblent bien loins. Mais la philosophie de la transparence et de la communication à tout prix des années quatre-vingt-dix ne convient plus non plus. Une piste d'avenir consiste à permettre à l'information de circuler en tous sens, comme dans les réseaux sociaux sur Internet, pour identifier les acteurs utiles et trouver des solutions inattendues. Lors de l'ouragan Katrina, c'est un portillon local inconnu, le *Shen Phoenix*, qui s'est ré-

véillé lui-même comme le relais d'information adéquat, prodigieusement in-

visibilisé dans le tissu social de la région. L'initiative est une un langage non-codé de communication ouverte, comme l'ont montré les réactions des responsables politiques français face au drame japonais. Aux accents charismatiques qui caractérisaient pour affronter l'avenir collectif, ces promesses sont que ses dangers, ce sont les déclarations rassurantes sur la sécurité supérieure du nucléaire civil français qui, comme dans les années soixante-dix, ont prévus.

jacques.acand@orange.com

Catastrophisme éclairé - Une nouvelle intelligence des désastres reste à créer

> Lire en format journal

Lorsqu'un cavalier fait une chute, c'est un accident. Lorsqu'un avion tombe du ciel avec 500 personnes à bord, cela devient une catastrophe. Avec une centrale nucléaire qui explose, on passe au sinistre planétaire. Au-delà d'une certaine échelle, les inventions humaines, des moyens de transport de masse à l'ubiquité des transactions financières, créent en même temps qu'elles la possibilité du désastre. C'est le revers noir de la technologie et des grands systèmes d'organisation mondialisés, identifié depuis longtemps par le philosophe Paul Virilio comme "l'accident originel" fabriqué par l'homme lui-même, qui fait que, selon son expression, "nos prouesses techniques sont grosses de promesses catastrophiques". Le paradoxe est d'être toujours autant pris de court, malgré la répétition de ces événements à incidence systémique. Aujourd'hui au Japon, comme hier face à l'accident de la plate-forme pétrolière de BP dans le golfe du Mexique ou après la faillite de Lehman Brothers, le monde reste sidéré, alors que l'intensité de la catastrophe et son pouvoir de nuisance ont tendance à augmenter. Peut-on y remédier ?



L'interdépendance et l'enchevêtrement

Cela suppose d'abord un diagnostic partagé sur ce nouveau visage qu'offre le monde, juge Patrick Lagadec, directeur de recherches sur le sujet à Polytechnique : "Aucun risque n'est isolé, ni n'appartient à une seule discipline et tous sont susceptibles "de monter aux extrêmes"." La catastrophe nucléaire de Fukushima est le dernier d'une série de puissants signaux qui expriment cette nouvelle configuration. Jusque-là, les risques pouvaient afficher une grande complexité, mais l'on parvenait encore à en cerner les contours et, éventuellement, à les assurer. Dans la nouvelle situation, le risque est multiforme, ses frontières sont évolutives et impossibles à dessiner à l'avance. L'environnement dans lequel se produisent des épisodes comme la crise des subprimes, celle de la vache folle et celle aujourd'hui de la centrale nucléaire de Fukushima est lui-même beaucoup plus trouble. "Le premier facteur de cette nouvelle complexité, c'est la constitution de réseaux interdépendants et enchevêtrés tout autour de la planète, résume Patrick Lagadec, le tout dans une logique de flux tendus qui crée un potentiel de propagation des problèmes foudroyant." Les exemples ne manquent pas pour illustrer cette affirmation, des chaînes de distribution alimentaire qui n'ont qu'une demi-journée de stock d'avance et vulnérables, à ce titre, au moindre grippage de la chaîne logistique, aux hubs aériens, les "nœuds de transport" vers lesquels convergent une multitude de lignes qui font gagner du temps et de l'argent aux compagnies aériennes jusqu'à ce qu'un phénomène intempêtif, comme le nuage de cendres volcaniques qui s'est diffusé sur l'Europe en 2010, ne paralyse le système.

Autant s'y faire

Face à un risque devenu global et vital, comment se repositionner ? "Il faut accepter l'idée que l'on entre dans un univers inconfortable, imprévisible par nature, où les certitudes d'antan, que chaque spécialiste d'un domaine pouvait avoir, n'existent plus", répond Patrick **Lagadec**. Pour les "experts", qui tiraient jusque-là leur légitimité de la maîtrise d'une discipline et de leur capacité à construire des scénarios de gestion de crise, la remise en cause est profonde. "On a appris à écouter les signaux faibles et à les amplifier mais il faudrait à présent accepter d'entendre les signaux "étranges"", commente le chercheur, explorateur, à la fin des années soixante-dix, du concept de "risque technologique majeur", défini comme le risque qui déborde de son enceinte d'origine pour intégrer des dimensions sociologiques ou économiques. Le grand public lui aussi doit revoir ses critères d'appréciation. "On ne fait pas une ascension en sandales, plaisante le chercheur, mais il est difficile de renoncer à ce type de rêve de facilité bien souvent entretenu par le discours officiel." C'est le pouvoir politique qui, précisément, à le plus à perdre dans l'affaire. Le risque, avec les peurs qu'il suscite, est un instrument de pouvoir qui fonctionne dans les deux sens. Dans le sens de l'exagération, dans le domaine judiciaire par exemple : "Le pouvoir politique joue avec la promesse de protéger le citoyen contre tout risque. De là à majorer le risque pour justifier les mesures qui vont être prises en son nom et faire valoir ces actions auprès des électeurs, il y a un pas qui semble souvent franchi", estime le procureur de Nice Eric de Montgolfier. Dans le sens, également, de l'atténuation : la France a bâti son programme nucléaire civil en excluant la possibilité d'un accident. Pour les responsables politiques, il y a donc une grande réticence à ouvrir la boîte de Pandore.

Pour un modèle de communication ouverte

C'est pourtant ce qu'exigent les nouveaux enjeux inscrits dans ces "accidents globaux aux conséquences inscrites dans la durée" décrits par Paul Virilio, qui rêve d'une "université du désastre" chargée de développer "une intelligence de la catastrophe". Patrick **Lagadec** enchaîne : "Ou bien l'on se donne les moyens de naviguer dans ce nouvel environnement ou bien cela va coûter très cher." Le temps n'est plus où l'on pouvait se contenter d'appeler, en cas de besoin, tel ou tel pompier du risque : "Dans le nouvel univers, personne ne détient individuellement les clés de la solution. Un véritable pilotage stratégique s'impose désormais et il semble très utile d'y ouvrir un espace de responsabilité qui puisse inclure tout le monde, y compris le simple citoyen." Les années soixante-dix où le credo était de ne communiquer que si l'on pouvait rassurer semblent bien loin. Mais la philosophie de la transparence et de la communication à tout prix des années quatre-vingt-dix ne convient plus non plus. Une piste d'avenir consisterait à permettre à l'information de circuler en tous sens, comme dans les réseaux sociaux sur Internet, pour identifier les acteurs utiles et trouver des solutions inattendues. Lors de l'ouragan Katrina, c'est un quotidien local inconnu, le Times Picayune, qui s'est révélé lui-même comme le relais d'information adéquat, profondément implanté dans le tissu social de la région. La route est encore longue vers ce modèle de communication ouverte, comme l'ont montré les réactions des responsables politiques français face au drame japonais. Aux accents churchilliens qui conviendraient pour affronter l'avenir collectif, ses promesses autant que ses dangers, ce sont les déclarations rassurantes sur la sécurité supérieure du nucléaire civil français qui, comme dans les années soixante-dix, ont prévalu.

Par Jacques Secondi

